

LAHAISE, Robert, dir., *Le Devoir, reflet du 20^e siècle* (Montréal, Hurtubise HMH, 1994), 504 p.

Jean de Bonville

Volume 50, Number 1, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305500ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305500ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

de Bonville, J. (1996). Review of [LAHAISE, Robert, dir., *Le Devoir, reflet du 20^e siècle* (Montréal, Hurtubise HMH, 1994), 504 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 50(1), 125–127. <https://doi.org/10.7202/305500ar>

LAHAISE, Robert, dir., *Le Devoir, reflet du 20^e siècle* (Montréal, Hurtubise HMH, 1994), 504 p.

Peu de journaux québécois ont suscité autant d'écrits que *Le Devoir*. Il faut dire que le fondateur du journal lui-même avait donné l'exemple en faisant imprimer, au cours des premiers lustres qui ont suivi sa fondation, les conférences prononcées à l'occasion des anniversaires successifs du quotidien. Dans cette relative abondance, de loin plus nombreux sont les textes qui tiennent du panégyrique. En publiant cet ouvrage dans la collection des Cahiers du Québec, dont il est directeur, le responsable de la publication, Robert Lahaise, a sans doute voulu signifier son intention de ne pas céder à la complaisance. Il faut reconnaître que la sympathie évidente de la plupart des collaborateurs pour *Le Devoir* n'a pas engourdi leur sens critique. Néanmoins, ce recueil demeure un ouvrage de circonstance, sans doute motivé par le souci de renforcer le prestige d'un quotidien qui, parvenu à sa 85^e année, demeurait d'une fragilité alarmante.

Le directeur de la publication a réuni une importante brochette de collaborateurs, qui signent plus de vingt textes différents si l'on inclut la préface de la directrice du journal, Lise Bissonnette, et la postface de Guy Rocher. L'ambition manifeste de l'ouvrage était de rendre compte de l'ensemble de l'activité éditoriale du quotidien. Les auteurs chargés collectivement de réaliser ce programme proviennent, sauf exception, des milieux universitaires et, pour une minorité, du journalisme. Les premiers, spécialistes de littérature, d'éducation, de musique, de politique, de syndicalisme, etc., décrivent la manière dont le journal s'est acquitté de sa fonction d'informer ou de former le public dans ces différents domaines. Quant aux journalistes, on n'est pas étonné de constater que plusieurs puisent à même leurs souvenirs personnels l'essentiel de leur contribution.

L'ouvrage s'ouvre sur des textes de présentation de ce qui semble constituer les trois périodes de l'histoire du *Devoir*. Le responsable de l'ouvrage, qui ne sent pas le besoin de justifier cette périodisation, signe le texte portant sur les années qui vont de 1910 à 1939. Un ancien journaliste du *Devoir*, Jean-Marc Laliberté, traite de la période qui s'étend de 1939 à 1964. Sans raison apparente, la troisième période ne fait pas l'objet de synthèse chronologique. En lieu et place de cette synthèse, deux textes brefs: le premier sur l'opinion des directeurs du *Devoir* concernant les enjeux électoraux, linguistiques et constitutionnels du Québec pendant ces trois décennies, le deuxième, sur la structure juridique du quotidien.

Suivent neuf textes qui embrassent la presque totalité de l'existence du journal d'un point de vue particulier: les correspondants parlementaires,

l'information internationale, la couverture des arts, de la littérature, de la science, de la musique, de l'éducation ou des questions ouvrières et, enfin, les prises de position du *Devoir* lors des élections. Les six textes suivants ont une portée chronologique moins large: un premier porte sur l'opposition du *Devoir* au suffrage féminin de 1913 à 1940; deux textes discutent de l'attitude du quotidien durant ce qu'il est convenu d'appeler la grande noirceur; deux autres s'intéressent au traitement de l'économie ou de la région depuis le début des années soixante, tandis qu'un texte traite des questions féminines depuis 1970.

Il ne saurait évidemment être question ici de discuter de chacun de ces textes. Aussi nous en tiendrons-nous à un jugement d'ensemble sur l'ouvrage. D'emblée, celui-ci apparaît très disparate dans la longueur, le ton, la méthode, le niveau de préparation et même la qualité des articles. La plupart des auteurs ne sont pas historiens, ce qui n'est pas nécessairement un inconvénient dans un ouvrage comme celui-ci, à la condition, toutefois, d'user de prudence lorsque l'on présente ou critique les hommes et les idées du passé. Ce n'est pas le cas de tous les auteurs, et certains textes (peu nombreux au demeurant), où l'histoire du journal est passée à la moulinette des idées reçues dans les années quatre-vingt-dix, sont d'un simplisme primaire.

À la lecture, il est difficile de réprimer une impression soutenue de hâte. Dans la rédaction des textes tout d'abord. La plupart des auteurs ont abordé un thème qui aurait nécessité des mois d'analyse de contenu. Faute de ressources et sans doute aussi de temps, ils semblent plutôt s'en être tenus à une lecture superficielle et partielle du journal. Ceux qui possédaient déjà une bonne connaissance du quotidien ou du sujet ont produit des textes honnêtes, voire excellents, mais plusieurs auteurs semblent débordés par leur sujet. La disparité est donc frappante entre certains textes, préparés et rédigés avec soin, et d'autres, d'une superficialité évidente. Le travail d'édition semble aussi s'être fait sous pression. Il aurait sans doute fallu plus de temps pour supprimer certaines redondances inutiles entre les textes; pour normaliser un index dans lequel plusieurs personnages n'ont pas de prénom; ou encore, profitant de cet index, pour corriger des erreurs: par exemple, Louis O'Neil est mentionné à trois endroits, dans le texte et dans l'index, avec des variantes dans l'orthographe de son nom (O'Neil, O'Neill (abbé) et sans prénom, si bien qu'il n'est pas toujours possible d'éviter la confusion avec son homonyme, Pierre O'Neil.

La pression de la tombée, si caractéristique du journalisme, semble ne pas avoir épargné cet ouvrage sur *Le Devoir*. Il partage donc les travers de la plupart des ouvrages du genre: souvent décidée trop tard, leur rédaction manque de planification et se fait dans la précipitation. Si le journalisme peut s'accommoder de ces conditions de production, il en va difficilement de même pour le travail scientifique et historique. Les responsables des journaux, qui ont l'habitude de solliciter la collaboration des universitaires à la dernière minute, l'ignorent peut-être; mais les spécialistes qui accèdent à leur demande devraient savoir que celles-ci sont souvent incompatibles avec leur méthode de travail.

Le Devoir est un journal d'intellectuels, et ce livre propose une lecture intellectuelle du *Devoir*. Cette lecture refoule aux marges du texte des facteurs essentiels à la compréhension de toute entreprise de presse: financement (sauf allusion à sa continuelle précarité), gestion, équipement, personnel, etc. Au contraire, *Le Devoir* continue d'apparaître comme un pur discours, libéré des contingences matérielles. Si l'on exclut l'article sur les chroniqueurs parlementaires, même les auteurs de ce discours, les journalistes, ne se méritent pas un chapitre particulier. Il faut glaner au hasard des autres textes les rares renseignements sur leur identité individuelle et collective, leurs conditions de travail, leur pratique professionnelle, etc. Dans une annexe, il est fait état du fonds du *Devoir*, versé aux Archives de la Fondation Lionel-Groulx, mais il ne semble pas avoir été question de l'exploiter...

Cet ouvrage a peut-être contribué à renforcer l'image du *Devoir* dans les milieux intellectuels, et quelques-uns des textes qu'il rassemble méritent d'être retenus par l'historiographie. Mais dans son ensemble, il contribue peu à avancer notre connaissance du journal et du XX^e siècle.

Peut-on suggérer aux responsables du *Devoir* de ne pas attendre l'an 2009 pour commencer à réfléchir à leur centième anniversaire...

*Département d'information et de communication
Université Laval*

JEAN DE BONVILLE